

LA COQUERELLE

Elle n'aurait d'autre choix que de me pondre par elle-même dans la bouillasse du bain. L'odeur âcre de sa peau, imprégnée de celle de l'appartement du sous-sol qui suintait gris des pores du plancher, parvenait jusqu'à mes narines. Je m'accrochais farouchement aux murs nervurés, retardant l'inévitable, profitant du cocon chaud, encore, de l'infini du noir, sans fin. Seules quelques bribes de réalité étaient filtrées à travers la membrane rosée et distendue du dehors, duquel je ne voulais rien connaître. Rien ne lui appartenait en ce monde, pas même la lumière du jour, qu'elle fuyait toujours. La faim la tenaillait à chaque heure. Je le savais. Parce qu'elle me déchirait aussi l'estomac. Lorsqu'un filet de lumière se glissait dans l'ouverture de *l'esti-de-frigo* à *l'ampoule pétée*, de ses propres mots, elle y trouvait à tout coup le *bloc de baloney* et la *moutarde séchée*. Seules les vibrations du compresseur étaient porteuses de bonnes nouvelles : l'électricité courait encore entre les cloisons de sa prison. De temps en temps, un cri métallique violent résonnait du plafond jusque dans sa poitrine. Son coeur était saisi par les racines. Elle figeait, m'ordonnait de ne plus bouger d'un poil. Souvent, des coups venait ensuite faire remuer la porte de papier mâché. Puis, le silence. Rarement, parfois, renchérissant les deux premières tentatives sur la porte, une voix l'appelait. Seulement dans ces moments-là, tout son corps vibrait d'angoisse. Toutefois, le calme revenait sans exception, après qu'une énième lettre ait été glissée sous la porte. Sans exception. Et pourtant, la veille de l'extermination, quelqu'un avait aussi aboyé son nom.

*

Elle avait son côté de lit préféré. Le côté sans taches jaunies ni odeurs rancies, mais sans non plus les doudous, qu'elles mettaient de côté pour moi, disait-elle, pour s'accoutumer. Elle préférait dormir vêtue d'une carapace molle, la même qu'elle portait tout l'hiver. Le matelas était

directement au sol. Elle avait appris à accepter l'humidité. Elle dormait sans jamais bouger. Ses ronflements faisaient vibrer la vieille bouilloire rouillée. Ce matin-là, elle s'était réveillée aux premières lueurs rosées qui frappaient les ustensiles entassés dans le lavabo blanc. C'était la fin du mois. Le baloney n'avait plus aucune odeur. Il paraissait caoutchouteux et goûtait bourgogne. La faim la rendait irritable. Autant que les coups sur la porte et son prénom qui avaient résonné depuis la veille, en souvenir, entre les murs vert lime. Ses souvenirs étaient les miens. Ainsi que ses rêves : des cauchemars horribles où un géant, après avoir craché son nom, l'écrasait sous le talon poisseux de sa botte. Même une fois réveillée, elle continuait de décocher des cris sans avertissement. Il fallait éviter de lui parler. Elle passait ses journées à tapoter sur les touches usées et auréolées de la vieille machine qui s'étouffait. Sur l'écran, des dizaines de visages estompés, inconnus, figés dans des pastilles, chacune accompagnée de centaines de lignes de texte.

Un seul de ces visages avait déjà mis les pieds dans la maison. Il était entré un sourire dans la voix. Elle avait collé ses lèvres blanches sur les siennes. Il s'était assis sur le sofa beige. Elle était restée debout. Ses gestes avaient été saccadés et anxieux. Elle lui avait servi une des six bières, pourtant il ne l'avait pas invitée à se joindre à lui. Il savait peut-être qu'elle ne m'avait jamais fait connaître le vrai goût de la bière. Cependant, jamais il ne saurait que j'en avais déjà goûté l'amertume et la violence, avant.

Le jour précédent, dans les sacs de papier brun qu'elle fait livrer à chaque début de mois, il n'y avait pas eu de *beurre de peanuts*. Ça aussi l'avait rendu plus irritable, même si *l'esti-de-frigo* était légèrement moins vide que la veille. *C'est un petit sacrifice à faire*, avait-elle pensé. Le troc du beurre crémeux contre un *six-pack* de Pabst m'avait paru absurde, dérisoire et triste. Le lendemain, jour de la visite de l'homme au visage, j'avais compris. C'était pour lui. Elle avait fait ce choix. Toutes les décisions se prenaient au début du mois, tous ces choix dépendaient d'un petit bout de

papier. Un papier, un maître barbouillé de chiffres. Elle était l'esclave d'une lettre. D'une simple missive désignant un nombre arbitraire. L'espoir qui jaillissait de ses yeux, celui d'être tirée de l'étreinte du papier-maître, était constant, mais elle n'y arriverait jamais seule. Elle le savait. Chaque début de mois devenait une lutte qui la tirait jusque dans ses propres entrailles : tout risquer ou retarder encore un peu le pire. Les tentations du dehors lui faisaient si peur. L'homme au visage s'était offert comme une bouée de sauvetage. Toutefois, à son grand désarroi, la bière avait finalement été le mauvais choix. Il en avait vidé une, puis une autre. Il ne disait pas les bons mots. Elle non plus. Dans une même phrase, elle lui avait crié de sortir, puis l'avait prié de rester. Il était parti après avoir vidé les six canettes et n'était jamais revenu, mais c'est devant sa pastille à lui que, ce jour-là, elle écrivait les plus longs paragraphes. Des mots suppliant de poésie : le reflet méconnaissable des paroles rustres qui émanaient pourtant de sa bouche blanchâtre.

Il n'y avait que deux petits bonhommes sur l'étagère. Une tortue ninja avec le bandeau rouge et un robot bleu. Dans ses récits inventés à la volée, la tortue ninja battait toujours le robot. C'en était devenu trop prévisible. En comparaison, ses tressaillements à elle, ses réflexes énervés, quand elle se levait pour dégonfler ses angoisses et injurier l'écran, devenaient un spectacle beaucoup plus prenant et dramatique. Elle accumulait des dizaines de gesticulations à la fois minimes et machinales. Son index frémissant qu'elle portait à sa lèvre. La paume de sa main gauche qu'elle tapotait sur son menton, puis plus fort sur son front. Ses soupirs gutturaux qu'elle poussait en levant le visage vers le plafond texturé de jaune et vrombissant. C'est le voisin du rez-de-chaussée qui marchait lentement, mais lourd de talons. C'est pour lui qu'elle étouffait ses cris de désespoir. Elle ne voulait jamais éveiller la curiosité de personne, nulle part, tellement obsédée qu'elle n'en avait plus conscience. Sa voix était enrouée par défaut. Elle ne prononçait plus mot sauf lors d'un trop plein. Elle n'avait que le cliquetis des touches comme moyen de communication. Elle n'avait

que de yeux pour cet écran bleu. Elle en oubliait sa faim, ou la mienne. Quoi qu'au final, le bloc de viande marron avec qui nous cohabitons nous donnait le goût de vomir. Il valait donc mieux ne pas manger.

Alors qu'elle mordait le côté gauche de sa lèvre inférieure pour y effeuiller de minuscules lambeaux de peau diaphane, elle avait attendu qu'un bloc de texte apparaisse sous le sien, à côté de la pastille de l'homme au visage. Quand les traits noirs étaient finalement apparus, il n'y avait eu qu'une seule ligne. Elle avait poussé sa chaise derrière elle et s'était levée d'un bond. *Qu'est-ce que tu comprends pas? Esti de cave!* avait-elle crié en désignant l'écran de ses paumes amincies. Elle s'était rassise en vitesse, crachant des mots incompréhensibles sur le clavier. Dix de ses lignes à elle en valaient une de lui. Quelques heures plus tard, elle refermait avec éclat l'écran de la machine qui s'étouffait. L'ombre noire avait soudainement remplacé la lueur bleutée. Son souffle s'était vidé. L'espoir aussi. Elle s'était alors levée d'un geste si rapide qu'elle en avait presque perdu conscience. Les parois se serraient sur moi. Elle se balançait de tous les côtés. Elle naviguait de part et d'autre de l'appartement. Elle s'agitait, s'emparant de vêtements pour les fourrer dans un sac de toile usée vert et rose. Ses muscles tiraient, ses mouvements me faisaient tanguer violemment. Mon visage se cognait sur les os. De plus en plus, la membrane se refermait sur moi. Je remarquais mes pieds pour la première fois. Je sentais la pression qui s'accumulait sur mes jointures. La pression avait ensuite gagné mon cou, un malaise sous la nuque qui n'était qu'aggravé par ses mouvements convulsés. J'empoignais les parois de toutes mes forces. Je tentais de la calmer une fois pour toute, de la ramener vers moi, de la recentrer. Rien n'y faisait. Ma colonne ne pouvait plus plier davantage. Une pression sur mon cou m'empêchait d'avaler. J'avais alors opté pour une nouvelle stratégie que j'avais fini par regretter. J'avais appuyé mes pieds sur ses côtes, mes mains sur ses hanches. J'avais poussé ma tête vers l'arrière pour enfin me dégager un peu de place, ravalier

ma salive et de toutes mes forces me déployer. Elle avait hurlé. Je sentais qu'elle m'avait enfin écouté, qu'elle m'avait parlé. J'existais de nouveau. Son corps avait arrêté de bouger et les secousses avaient cessé de me bousculer dans tous les sens. Cependant, le calme n'avait duré qu'une seconde. J'avais soudainement senti mon visage se dénuder. Une froideur absolue avait gagné ma peau. La densité parfaitement tempérée, la chaleur qui me faisait flotter, disparaissait pour laisser place à un vide hostile. Un vide qui forçait sa voie jusque dans mes poumons. Je m'étouffais en recrachant de mon nez et de ma bouche le liquide qui, je le réalisais maintenant, m'avait protégé tout ce temps du monde du dehors. Je le sentais être remplacé par ce vide à la fois brûlant et glacial. *Oh non, pas maintenant*, avait-elle murmuré.

*

J'avais beau m'accrocher, les parois me poussaient constamment vers l'extérieur. Elles se contractaient, m'attrapant par les coudes pour me tirer vers le bas. L'odeur infect de l'eau grise de la baignoire venait grouiller jusqu'à ma bouche. Les parfums étaient devenus tellement plus intenses. J'en avais des nausées. J'avais décidé de bloquer mon souffle, quoi qu'il arrive. Jamais plus je n'allais laisser l'air de ce monde vicié gagner l'intérieur de mon univers, de mon cocon. Chaque vague de contractions était plus forte que la précédente. Ni elle ni moi ne voulions ce qui était en train de se produire. Chacun des cris qui suivait les contractions en témoignait. Pourtant, je sentais de plus en plus son esprit se détacher, lâcher prise, comme si elle s'abandonnait à un destin fatidique. J'aurais voulu lui gueuler de prendre sur elle, de faire une femme d'elle, pour une fois, mais je ne voulais pas aspirer encore plus l'atmosphère crade du monde extérieur. Je gardais ma bouche fermée, mais elle devrait rapidement refermer la porte de mon chez-moi.

La vocifération métallique annonçant un visiteur avait soudainement résonné, nous figeant tous les deux sur place. Sans attendre, des coups violents avaient fait vibrer la porte. J'entendais les

gonds fléchir sous la force des chocs. C'était le jour de l'extermination. *Ouvrez! Huissier! J'ai une ordonnance du tribunal ici. Ramassez vos affaires, on vous expulse aujourd'hui, que vous le vouliez ou non*, s'exclamait la voix qui avait appelé son nom si souvent auparavant. Une vague de contractions s'était mise à glisser le long de mes jambes, puis m'avait saisi par la taille et les épaules pour me tirer d'une force qu'il m'était désormais impossible à contrecarrer. Ses cordes vocales s'étaient alors déployées. Elle avait levé la tête vers le ciel et un rugissement avait envahi l'appartement. Mes yeux s'étaient alors ouverts sur un monde trop clair. Un monde de couleurs effrayantes, de sons assourdissants et d'odeurs puissantes. J'avais senti mon corps glisser sur la surface glacée du bain. Mes muscles étaient saisis. Ma peau brûlait. Son cri s'était estompé pour se transformer en plaintes sifflantes disparaissant dans les crevasses brunâtres des joints des murs. Je n'arrivais plus à bouger, mais l'air autour de moi était d'une telle pesanteur qu'il m'était devenu impossible à retenir. Il était trop vaste, trop lourd. Il pesait sur ma poitrine. Il s'emparait de mes mâchoires. J'avais senti un petit filet se faufiler entre mes lèvres et mes narines. Dès qu'il avait touché ma gorge, ma bouche s'était ouverte d'elle-même, laissant pénétrer un courant corrosif dans mes poumons. J'avais paniqué. Je devais à tout prix m'en débarrasser. Mon silence s'était transformé en cri. Un cri que j'allais chercher au plus profond de moi. J'ai pensé momentanément pouvoir chasser de ma bouche l'air ambiant, mais il revenait toujours de plus belle. À chaque fois que je reprenais mon souffle, il lançait une nouvelle attaque pour m'envahir. *Qu'est-ce qui se passe là-dedans? Madame, on ouvre!* avait dit la voix désormais paniquée. Un cliquetis, puis un déclenchement. La porte avait grincé et s'était ouverte en un autre courant d'air qui avait soufflé jusqu'à mes bronches. *Oh mon dieu! Ah fuck esti!* De nombreuses voix s'exclamaient. Elle s'était mise à pleurer. Était-ce de peur, de rage ou de déception? Je ne savais plus ce qu'elle ressentait. J'étais perdu.

*

Le soleil est clément ce matin. Une brume fine filtre les rayons roses qui s'offrent généreusement à nous. Une parfaite sérénité recouvre le stationnement bétonné de la cour. La femme m'a préparé une toast au beurre de peanuts, mes préférées. Je la mange en prenant mon temps, tout en marchant, pour profiter de ce goût crémeux et réconfortant. Je ne me rappelle plus du goût du baloney. Les autres enfants de la maison aussi sont calmes. Je ne pense pas avoir déjà connu un matin aussi doux. La femme est très gentille. Les autres enfants l'appellent maman. J'aimerais pouvoir en faire autant. Elle m'encourage à le faire, mais je ne peux pourtant pas m'y résoudre, parce qu'elle sent terreuse et fumée comme les amandes. Elle a le même parfum que tous ces autres enfants qu'elle appelle mes frères et soeurs. Aucun d'eux n'ont l'odeur âcre qui envahi mes rêves sans couleur. Hier, lors de la promenade du matin, nous avons croisé une femme maigre, triste et sale. Une femme aux yeux bleus qui sentait âcre. J'aurais aimé qu'elle peste contre les passants qui ne déposaient rien dans ses paumes tendues vers le ciel. Ainsi, j'aurais pu entendre sa voix et savoir si c'était bien elle. Elle était malheureusement restée parfaitement silencieuse. J'ai donc décidé de poser la question à la femme de la maison. Elle m'a dit que j'étais encore trop jeune, mais qu'un jour, elle me raconterait. Elle m'a demandé plus tard où j'avais entendu le mot extermination. Je n'ai pas su lui répondre.